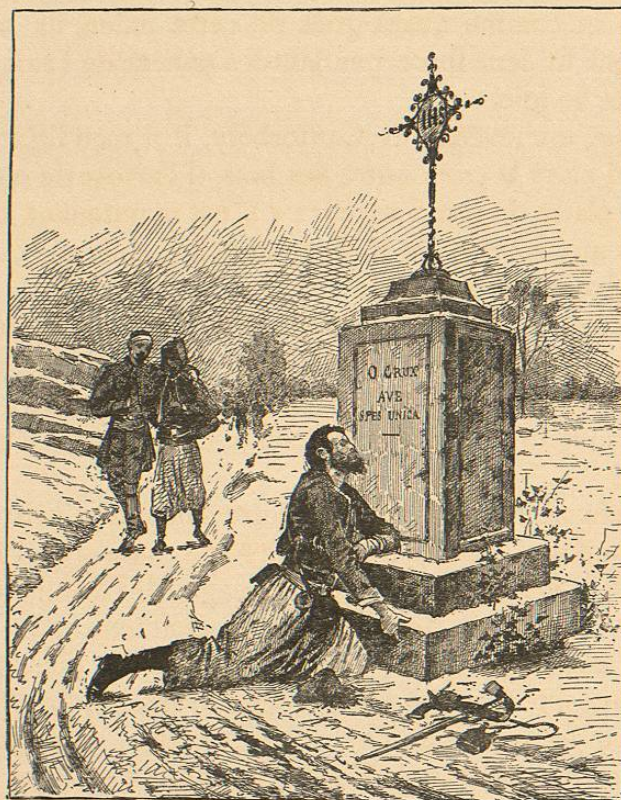


avouèrent qu'il n'était pas possible d'en faire de semblables avec les instruments de leur art.

Il vous souvient du bienheureux Martin de Porrès, si dévot au crucifix pendant sa vie. Il avait encore les yeux fixés sur la sainte Image à l'heure de la mort ; quand les assistants, qui récitaient le Symbole des apôtres, en vinrent à ces mots : « Le Verbe s'est fait chair, » il posa le Christ sur sa poitrine, et le visage joyeux, il rendit à Dieu son âme tranquillisée. Il avait entendu la parole de confiance.

Cette confiance se reflète souvent, à cette dernière heure, dans le calme du visage, et le sourire des lèvres. « Trois minutes avant de mourir, écrit L. Veuillot à son ami Lafon, ma chère enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers



LA DERNIÈRE ÉTAPE.
Tout chrétien, soldat du Christ, doit mourir au pied du crucifix.
Tableau de J. Monge.

baisers de ma mère ; elle l'a porté à ses lèvres, et elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel. Si tu avais vu ce sourire ! »

Ce sourire du mourant sera plus expressif encore, et plus pleine la sécurité de son âme, s'il peut baiser en cet instant suprême un crucifix enrichi de l'indulgence plénière de la bonne mort⁽¹⁾.

J'ai connu un bon frère, ancien infirmier de collègue, qui, après toute une vie de

1. Les fidèles, qui sont propriétaires d'un crucifix ainsi indulgencié, peuvent seuls bénéficier de son indulgence plénière. Au contraire, les prêtres et les religieux, tels que les Camilliens et les Jésuites qui ont un pareil crucifix, peuvent en faire bénéficier tous les fidèles, en le leur portant à l'heure de la mort. (Voir sur ce sujet : *les Indulgences*, par le P. Beringer, tome I^{er}, pages 340, 345.)

dévouement obscur, était sur le point de paraître devant Dieu. Je le vois encore étendu sur son lit, calme et résigné : « Tenez, me dit-il, quand on en est là, il n'y a plus que cela ! » et, de son regard brillant, il m'indiquait le crucifix indulgencié qu'il avait reçu le jour de ses vœux. A ce moment où tout nous abandonne, son cher Christ lui murmurait à l'oreille la parole de confiance.

Et la parole d'amour ? Oh ! elle se traduit alors en ces baisers tendres et délicieux dont les saints aimaient à couvrir les mains, les pieds et le côté de Jésus crucifié.

Durant leur existence terrestre, nous les avons vus donnant à leur crucifix le baiser du matin et le baiser du soir. Voilà le dernier soir arrivé : ils vont s'endormir du dernier sommeil. Que dis-je ? leur corps seul va s'endormir : leur âme va s'éveiller à la vie, à la vraie vie, à la vie sans déclin que Jésus leur a préparée. Cette pensée les fait tressaillir : comme sait Paul, ils s'écrient : « Je n'en puis plus, je désire me dissoudre, pour être avec le Christ. »

Et comme gage et comme avant-goût de cette union, ils saisissent avec amour l'image de Jésus, qui fit leur force pendant les années de l'exil, et qui au seuil de la patrie, les transporte de joie.

Voyez saint Edme, archevêque de Cantorbéry, il a reçu l'Extrême-Onction ; sa fin est proche ; il prend alors la croix entre ses bras, il l'arrose de ses larmes, il reste longtemps à baiser les plaies de son Sauveur : « C'est maintenant, dit-il, qu'il faut puiser des eaux salutaires aux sources du Rédempteur. » Il colle sa bouche à la plaie du côté, et il meurt dans le baiser du Seigneur.

Ainsi mourut François Xavier ; après vingt batailles remportées sur l'enfer, le conquérant tombe d'épuisement dans une île lointaine, à Sancian, en face de la Chine. Il est seul, sans soutien, sans amis. Malgré tout il est heureux ; car son épée est là, dans sa main défaillante ; son regard mourant peut fixer avec amour, ses lèvres brûlantes peuvent baiser son crucifix !

Ainsi mourut, trois siècles plus tard, cet autre soldat du Christ, ce vaillant défenseur du Saint-Siège qui a nom Lamoricière. Il était à son château de Prouzel, près d'Amiens. Étendu dans son lit, il venait de lire quelques pages de l'histoire de l'Église, puis s'était endormi. Entre une heure et deux heures, un étouffement le réveille. Son premier mouvement fut de saisir son crucifix pendu à la muraille ; puis, sortant du lit, il tomba à genoux en pressant une dernière fois sur ses lèvres la sainte effigie. — La cathédrale de Nantes conserve les restes de l'héroïque capitaine. Aux quatre angles du monument, quatre statues représentent la Foi, la Charité, la Pensée et le Courage ; au centre du mausolée le soldat est étendu, tel qu'il était à son dernier combat, tenant en main le crucifix qui consola son agonie.

Ainsi mourut, il y a dix ans, le célèbre Pasteur. Avant d'expirer, le savant avait pu recevoir en pleine lumière de l'âme, de l'esprit et du cœur, les sacrements qui ouvrent les portes du ciel. La fin approchait. M^{me} Pasteur mit dans la main de son mari un petit crucifix. Le mourant l'éleva plusieurs fois jusqu'à ses lèvres et l'embrassa avec respect et tendresse. Les assistants fondaient en larmes, mais le cœur de ce vrai chrétien était tout à la joie et à l'espérance, à l'espérance de voir bientôt celui dont il tenait son immortel génie⁽¹⁾.

Oh ! quelle paix, de nos jours encore, le crucifix donne à l'âme, en ce moment suprême !

Il y a peu d'années, combattait son dernier combat une chrétienne à qui je dois presque tout, après Dieu, et pour laquelle j'ose réclamer de vous une prière, cher lecteur.

1. A. du Saussois. *Pasteur Louis*, page 61. — Paris, chez l'auteur 21, rue d'Uzès,

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu ? » disait-elle avec délices en songeant à l'éternelle cité. Elle disait encore : « Jésus-Hostie, je vous offre tout ce que je souffre. »

On la pressait de demander sa guérison ; mais elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, répondait : « Je craindrais de souhaiter quelque chose qui fût contraire à mon salut. »

C'est Notre-Seigneur crucifié qui lui donna cette admirable résignation. Elle aimait à dire ou à se faire dire cette prière.

Mon Crucifix !
Je le porte partout...
Je le préfère à tout...
Quand je tombe, il me relève ;
Quand je pleure, il me console ;
Quand je souffre, il me guérit ;
Quand je tremble, il me rassure ;
Quand je l'appelle, il me répond,
Mon Crucifix !

Il est la lumière qui m'éclaire,
Le soleil qui me réchauffe,
L'aliment qui me nourrit,
La source qui me désaltère,
La douceur qui m'enivre,
Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme,
Mon Crucifix !

Il est la solitude où je me repose,
La forteresse où je me renferme,
La fournaise où je me consume,
L'océan où je me plonge,
L'abîme où je me perds,
Mon Crucifix !

Elle savourait surtout ces dernières paroles :

Garde-moi pendant ma vie,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Sois sur mon cœur à la dernière heure,
Mon Crucifix !

Un grand Christ a été suspendu dans son alcôve, en face d'elle ; c'est à ses pieds qu'elle dit, avec l'élan de l'amour : « Mon Dieu, envoyez-moi tout ce que je peux souffrir. »

Quand la douleur est plus vive, elle jette un doux regard sur la croix. Le terme approche ; elle dit à la garde-malade : « Ma sœur, pressez ma main sur le crucifix et que je le sente à mon dernier soupir. »

De ses mains le crucifix fut porté à ses lèvres, et elle mourut dans ce dernier baiser.

O ma mère, vous dont le crucifix a ainsi consolé et sanctifié la mort, obtenez-moi de Dieu, obtenez à tous ceux qui liront ces pages l'amour du crucifix !



Chapitre Douzième.

LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE.



On sait assez, dit Mgr Isoard, que l'usage s'est introduit, et rapidement, en quatre ou cinq ans, de couvrir de fleurs et de couronnes les corbillards, puis les catafalques, la chambre du mort, les pièces qui conduisent à cette chambre, et enfin l'escalier qui mène à cet appartement. Chaque année, on renchérit follement sur ce qui s'est fait l'année précédente : ce sont des roses, des violettes, des lis, à Noël, en janvier ; ce sont des centaines de francs, des milliers de francs, dépensés de la manière la plus inutile, la plus insensée.

« Quels sont les hommes qui, les premiers, ont jeté quelques fleurs sur la croix, qui seule doit orner le drap mortuaire d'un chrétien adulte ? Ce sont ceux qui s'efforcent de ne pas croire à la vie éternelle, qui repoussent l'idée du jugement, de l'expiation, de la réparation par la croix, ceux à qui la mort cause de l'effroi (1). »

Protestez, cher lecteur, contre cet usage qui altère et tend à effacer la notion vraie et chrétienne de la mort.

Suivez l'exemple donné de nos jours par de grands catholiques, voire même par un homme d'État protestant, M. Gladstone ; pour réagir contre un excès lamentable, inscrivez dans vos dispositions testamentaires que vous ne voulez sur votre cercueil, à vos obsèques et sur votre tombe, ni fleurs ni couronnes : l'argent follement gaspillé en cette ridicule parade, devra être employé à faire dire des Messes qui soulageront votre âme.

Mais quoi ! dans cette chambre funéraire où va séjourner, deux ou trois jours, la dépouille mortelle de celui que nous pleurons, faut-il donc laisser la bière dans sa désolante nudité ? — Dites plutôt dans sa sublime simplicité : ce cercueil aura le seul ornement qui convienne au chrétien décédé, la grande croix blanche que la liturgie a tracée sur le drap mortuaire (2).

Et puis, entre deux flambeaux allumés, symbole de votre prière ardente, placez dominant le corps du cher défunt, placez cet emblème sacré qu'il a tant aimé, vivant, qu'il a tant baisé, mourant, et qui, mort, va le couvrir de son ombre, placez son crucifix.

Ainsi a-t-on compris le culte des morts aux grands âges de foi. Les documents iconographiques en font foi. Sainte Hidulpe vient de mourir, — voyez la charmante minia-

1. *Le système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, chapitre VI, page 53.

2. Depuis que le monopole des pompes funèbres a été concédé aux conseils municipaux, le concessionnaire du monopole a, dans plusieurs villes, introduit l'usage de draps mortuaires dépourvus de croix. Chrétiens, protestez énergiquement et réclamez pour les obsèques de vos chers défunts la croix traditionnelle qui recouvrait les restes de vos aïeux.